

Dis, raconte-moi Mohamed...

*Je prie les lecteurs et lectrices de m'excuser pour l'utilisation abusive de la forme «je»,
nécessitée par la nature de témoignage pour laquelle les organisateurs m'ont sollicitée.*

Mes pas ont commencé à croiser ceux de Mohamed El Baroudi, au milieu des années 80. J'en étais, pour ma part, à mes balbutiements militants et associatifs. Engagée, à l'époque, à mi-temps dans une association Saint-Josse-Ten-Nodoise, je le rencontrais, au gré des réunions locales.

Je ne connaissais rien de cet homme, à première vue bougon et réservé ; j'étais même assez impressionnée par cet homme qui, derrière ses grosses lunettes et ses épais sourcils, incitait d'emblée au respect voire à la crainte. Mes connaissances militantes et associatives s'affinant, j'ai découvert le véritable personnage caché derrière une apparence bien lointaine de sa véritable nature.

Même s'il restait toujours très réservé, pratiquement sur ses gardes, il n'empêche que je glanais, au gré de nos rencontres, nombre d'informations sur le Maroc, mon pays d'origine dont je ne connaissais à l'époque que le soleil et les magnifiques paysages dont je me paissais durant mes escapades estivales. Il me fit connaître, souvent par bribes, en rébus voire même en «langage codé» un aspect que je méconnaissais totalement en tant que jeune femme marocaine (seule nationalité que j'avais à l'époque) arrivée dans un contexte d'immigration à l'âge de 5 ans. Il avait entrebâillé la porte qui donnait sur le monde militant, des expatriés politiques, d'années que j'entendrai qualifiées plus tard d'un métal lourd, le plomb. J'ai compris des années plus tard que toutes les informations qu'il nous livrait avec parcimonie, étaient en réalité une méthode pédagogique délibérée. C'était sa manière de ne pas nous imposer sa vision et sa politique en la matière ; dès lors, il nous incitait simplement à la curiosité, à fouiller nous-mêmes dans la valise, trop souvent restée fermée par nos parents, par crainte et/ou par ignorance. Sans aucune contrainte, il nous invitait à faire sauter les verrous de cette valise contenant divers objets hétéroclites et méconnus. Les plus curieux ouvraient et découvraient...

En apprenant à connaître davantage Mohamed, j'ai aussi découvert, avec plus de finesse, à tâtons mais avec balises, ma culture et mon pays d'origine, mon histoire personnelle et familiale. Il me poussait d'un doigt –assez ferme- dans le dos et sous cette poussée, je me suis mise à dévorer les œuvres de tous les auteurs arabes d'expression française (ne parlant ni n'écrivant l'arabe). J'avais la même voracité et boulimie que celles qui m'avaient animées, lors de mon arrivée en Belgique qui me fit tomber nez à nez avec la langue française. Comme à cette époque, j'ai mis les bouchées doubles pour tenter, certainement, de rattraper le temps sinon perdu, à tout le moins gaspillé.

J'aurai le plaisir de connaître davantage Mohamed El Baroudi, en 1998, dans le cadre du Kunstenfestival des Arts. En tant qu'animatrice de radio et journaliste à la revue «Nouvelle Tribune», le Festival a fait appel à moi pour mener deux interviews, l'une avec Malek Chebel et l'autre avec Mohamed. A cette époque le Kunstenfestival des Arts, animé par trois acteurs refusant l'idée des frontières, dépasse le clivage communautaire «belgo-belge» en entamant la réflexion autour de la question «Pourquoi entend-on si peu les artistes et intellectuels des autres communautés à Bruxelles?». C'est ainsi qu'ils mirent sur pied le projet «D'ici et de là-bas» et donnèrent la parole, en 1998 et 1999, à une dizaine de personnes nées ailleurs et vivant en Europe.

La pièce se joue dans un cadre très intimiste, dans une petite pièce représentant un salon. Nous sommes, mon invité et moi, en face-à-face, confortablement engoncés dans un fauteuil. Les seuls témoins dans la pièce sont l'objectif d'une caméra et deux techniciens. La mission que l'on m'a assignée est périlleuse : faire parler mes invités de la manière la plus personnelle

et la plus subjective de leur parcours, sans considérations politiques et académiques, ou pour le mieux, le moins possible. Difficile exercice avec Mohamed que de tenter de le faire parler de lui. Il se dérobe sans cesse mais je ne perds pas pied. A chaque virée, je le ramène bien gentiment mais fermement au centre de ma mission sur laquelle je garde l'œil solidement rivé. Lorsque j'aborde la dimension affective, liée aux relations qu'il entretient (ou n'entretient plus) avec sa famille restée au Maroc, il hésite, tressaille : «sentimentalement parlant, c'est très difficile de parler de ça parce que les liens avec les gens c'est vivant». Sa souffrance d'avoir été privé des siens par l'exil forcé était perceptible malgré toutes les peines qu'il se donnait pour tenter d'en parler avec recul. Il trouve néanmoins une très belle formule, empreinte de beaucoup de pudeur mais très forte : «Voir les petits grandir, les voir devenir adolescents, devenir jeunes, se marier, les amitiés, la vie du quartier, voir comment les gens vivent leurs problèmes, du matin au soir, tout ça, on ne peut pas le raconter et on ne peut pas le consommer dans une boîte de conserve, ça se consomme en direct. Une fois qu'on rate cette occasion, rien ne remplace jamais la vie et la proximité. Parce qu'il s'agit de sentiments. C'est la plus grande privation de mon exil : ne pas vivre quotidiennement avec les gens que j'aime, qui m'intéressent, qui font partie de mon entourage. Le sentiment humain, ce n'est pas une question de blanc ou noir, c'est une nuance et les nuances se captent à portée de vie».

C'est ainsi que je déambulerai durant près de deux heures, avec lui, au gré de ses souvenirs, mâtinés bien évidemment d'analyse politique, de perspectives, de remises en question de l'une ou l'autre pratique.

Quelques jours après le Kunstfestival des Arts, nous nous sommes revus et Mohamed m'a lancé, en souriant : «Tu sais dans la culture arabe, il y a Chahrazade et Chahrayar (1). J'accepte d'être Chahrayar car tu as été une véritable Chahrazade. Je ne sais pas comment tu as fait pour me faire parler de moi !». Ce moment de rencontre a, à coup sûr, renforcé notre confiance et estime mutuelles. Mohamed est devenu ainsi l'un de mes confidentiels les plus précieusement. Chaque fois que je suis traversée d'un doute, que je veux partager une ébauche de projet ou autre, il est assurément la première personne à qui je pense. Je sais qu'il est toujours disponible pour me recevoir, en toute simplicité, avec le sourire et la générosité qui le caractérisent.

Voici ce que je pouvais partager avec vous de la longue amitié qui me lie à Mohamed. J'ai tenté de vous la dépeindre avec sincérité et émotion, convaincue que si les convictions militantes et politiques devenues miennes sont nées au détour de rencontres riches avec des personnes généreuses, intègres, dévouées et sincères dans leur combat, comme Mohamed Baroudi. Qu'elles soient toutes ici remerciées pour l'apport amical, intellectuel, politique et leur soutien dans tous les moments de joie, de bonheur mais aussi de tristesse ou de découragement (provisoire !).

Fatiha SAIDI

(1) Le roi Chahriyâr et Chahrazade sont deux personnages issus des contes des mille et une nuits. Chahrazade devenue l'épouse de Chahriyâr, le roi qui tue ses épouses au lendemain de la nuit de nocces, sauvera sa tête en entreprenant de lui raconter une histoire qui le tiendra en haleine durant...1001 nuits. Après ce délai il lui fût impossible de la tuer.

